

Le poète en son cœur sent vibrer une lyre:
 Chants d'amour, chants de gloire, et parfois des sanglots,
 Eclatent tour à tour sur sa lèvre en délire,
 De son sein l'harmonie épanche ses longs flots;
 Et pourtant il connaît le sublime martyr
 De ne chanter qu'à lui ses hymnes les plus beaux.

L'artiste qu'a touché le souffle du génie,
 Du vulgaire abhorrant le sentier trop banal,
 S'envole sans effort à la voûte infinie,
 Où dans le calme azur respendit l'idéal;
 Où racine entrevit la douce Iphigénie,
 Et Corneille du Cid le geste triomphal

Par de là les sommets de ces grandeurs humaines
 Se dresse lumineuse, ô prêtre, la beauté
 Que ton œil contempla dans ces heures lointaines
 Où, comme nous, enfant peut-être un peu gâté,
 Ton âme s'élevait vers les hauteurs sereines
 Qu'habite le Dieu bon dans son éternité.

Et tu vis le néant de ce monde qui passe,
 Le vide de ses biens, le fiel de ses plaisirs;
 L'homme, tu le compris, ne laisse point de trace;
 Son être est un roseau, ses œuvres des soupirs
 Que le vent de la nuit disperse dans l'espace
 En lui laissant au cœur d'implacables désirs.

Cependant tu sentais la foi de la Bretagne
 Pétiller en ton sein comme un cidre fumeux,
 Et sa vaillance aussi, noble et sainte compagne
 Des marins du pays sur l'océan brumeux,
 Mur d'acier, glaive nu des guerriers en campagne,
 Et la lande bretonne en porta de fameux.

Pour tout homme, à vingt ans, le vase de la vie
 Renferme des parfums qui le rendent rêveur:
 Son passage en tout lieu soulève à flots l'envie;
 O bienheureux alors, si brûlant de ferveur,
 Semblable à Madeleine amoureuse et ravie,
 Il accourt le briser sur les pieds du Sauveur.